

Variations sur la pudeur

Nolwenn Camenen

camenen.n@gmail.com

*«On devrait avoir plus de respect de la pudeur, refuge de la nature qui se
tient cachée derrière des énigmes et de multiples incertitudes.»*

Friedrich NIETZSCHE, Le crépuscule des idoles.

*«Plus on est hystérique, plus on a de pudeur: l'excès d'émotions contraint les
hommes les plus libres à la censure»*

Alain JOUFFROY, La vie réinventée.

367

Rochefort sur Loire, 11 septembre 2017

Diciembre
2017

La question de l'écriture du journal est ambivalente.

Qu'on le veuille ou non, tenir un journal, même avec la plus grande discrétion et dans le plus grand secret, c'est s'exposer au risque d'être feuilleté, ou même au risque d'être lu. Quelqu'un qui écrit un journal est forcément traversé à un moment ou à un autre par la question du lecteur potentiel, et donc par les questions de pudeur et d'impudeur.

Tenir un journal c'est rendre *possible* une rencontre entre un dedans et un dehors.

Henri MICHAUX est un homme qui n'a cessé d'être traversé par cette question du dedans et du dehors bien qu'il n'ait, a priori, que peu exploré l'écriture du journal. Des jeux d'apparitions et de disparitions, parfois subtiles, se glissent sans cesse dans les pages de ses recueils... Il n'y a qu'à lire le poème «Magie» par exemple dans *Lointain intérieur* :

«Je mets une pomme sur ma table. Puis je me mets dans cette pomme».

Ou encore le poème «L'oiseau qui s'efface» de *La vie dans les plis* :

«Celui-là, c'est dans le jour qu'il apparaît, dans le jour le plus blanc.

Oiseau.

Il bat de l'aile, il s'envole. Il bat de l'aile, il s'efface.

Il bat de l'aile, il réapparaît.

Il se pose. Et puis il n'est plus. D'un battement, il s'est effacé dans l'espace blanc.

Tel est mon oiseau familier, l'oiseau qui vient peupler le ciel de ma petite cour.

Peupler? On voit comment...

Mais je demeure sur place, le contemplant, fasciné par son apparition, fasciné par sa disparition.»

Le journal est une expérience fragmentaire peuplée d'apparitions et de disparitions.

Il y a ce que l'on écrit, et ce que l'on omet, ce que l'on jette dans les trouées de vide, et ce qui rayonne dans les blancs.

Les vides sont la trame sur laquelle s'entrelacent les secrets.

On pourrait emprunter à MICHAUX cette phrase pour parler de l'expérience du journal:

«Au lieu d'une vision à l'exclusion des autres, j'eusse voulu dessiner les moments qui bout à bout font la vie, donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mots, corde qui indéfiniment se déroule sinueuse, et, dans l'intime, accompagne tout ce qui se présente du dehors comme du dedans.»¹

J'ai reçu aujourd'hui une invitation pour une rencontre avec Francis HALLE, un botaniste. Francis HALLE est un de ceux qui affirment que les arbres d'une même espèce ont la capacité de souder leurs racines pour échanger sous la terre et s'apporter mutuellement ce dont ils ont besoin.

Il évoque aussi la «timidité» de certains arbres. Il s'agit d'arbres qui poussent les uns auprès des autres sans se toucher en laissent entre eux un vide d'environ un mètre,

¹ Henri MICHAUX, *Passages*

de sorte que ni leurs racines ni leurs branches ne s'entremêlent. Francis HALLE appelle cela une «fente de timidité».

Pourrait-on parler de la pudeur des arbres?

Lorient, 7 août 2017

La mer de Gâvres est un petit monde intérieur protégé. Une lagune. Abritée derrière une longue langue de sable posée sur l'océan, elle se laisse subtilement transformer par les flux marins qu'elle reçoit deux fois par jour. Découverte, recouverte et découverte à nouveau...

Au bord de cette intermittente nudité, pas après pas, je pense à la pudeur qui agit parfois comme ce tombolo, ce cordon sédimentaire, cette flèche de sable, cette pointe libre, cette digue protectrice.

La pudeur protège, préserve l'intérieur, l'intime, la nudité sous toutes ses formes. Elle est comme une frontière qui filtre les passages entre intérieur et extérieur.

Mais toute frontière est poreuse et se laisse par essence déborder, dépasser. Toute limite sous tend la possibilité d'une rencontre, d'un mouvement.

«Considérer les limites comme une épaisseur et non comme un trait.» nous dit Gilles CLEMENT dans *Le manifeste du Tiers Paysage*.

La pudeur est comme un chenal, une fenêtre entre l'espace du dedans et l'espace du dehors. Ce qui semble en apparence former obstacle ou frein porte en lui-même la possibilité d'une ouverture.

Dans le chenal l'eau peut se glisser, et depuis l'intérieur la fenêtre peut s'ouvrir.

J'aime ce passage du film *Cléo de 5 à 7* d'Agnès VARDA dans lequel Antoine et Cléo échangent sur la pudeur :

«Antoine: Je ne suis pas pudique

Cléo: Moi si, très. Pour moi, la nudité c'est l'indiscrétion. C'est la nuit et puis la maladie.

Antoine: Comment pouvez-vous dire ça?

Cléo: C'est ce que je sens.

Antoine: La nudité c'est comme l'été, il faudrait que tout le monde en ait.

Cléo: Qu'est-ce que ça veut dire?

Antoine: Quand on est nu, c'est simple. L'amour, la naissance, l'eau, la plage, tout ça. (...) Moi ça me touche quelqu'un de nu. Même au strip tease, c'est excitant mais c'est émouvant aussi.

Cléo: Vous êtes souvent ému, vous alors.

Antoine: Pas souvent. La nudité c'est pas souvent»

De ma promenade au bord de la mer de Gâvres, mon corps garde en mémoire l'émotion ressentie devant les petites étendues d'eau aux contours ciselés qui retiennent des fragments de la mer en attendant qu'elle ne vienne tout recouvrir de nouveau, et le goût citronné de la criste marine.

Locronan, 3 août 2017

Au dessus de la terrasse qui domine la plage de Trezmalaouen, déserte en ce début de mois d'août, un store bleu foncé à demi replié s'effiloche un peu. On peut lire sur son fronton en lettres blanches: BAR DE LA PLAGE. L'angle de la terrasse permet de voir presque toute la baie et la lumière tape élégamment sur les vitres et la chaux claire des murs de ce vieux café de bord de mer.

La tasse dans laquelle on vient de m'apporter mon café, ornée de fines étoiles orange sur fond de grès fatigué, a probablement quelques décennies de plus que moi. Je ressens immédiatement pour elle une grande affection. Elle est comme la «peau» d'un temps passé que je peux caresser.

Tout ici a la saveur d'un temps aimé, d'une époque qui jour après jour disparaît. Les vivants qui l'ont savourée s'en vont, mais heureusement le monde est une convergence de flux, et ici quelques résurgences rayonnent encore dans leur élégante simplicité.

C'est pendant l'été 1960 que fut tourné le film de Jean ROUCH et Edgar MORIN, *Chronique d'un été* qui aborde la question du bonheur. A travers des entretiens individuels et collectifs filmés, on découvre toute une palette de singularités et les réponses dépassent finalement très largement la question initiale «êtes-vous heureux?». Dans les dernières minutes du film, Edgar MORIN et Jean ROUCH nous donnent à voir les réactions des personnages rassemblés dans une salle de cinéma à l'issue de la projection de leurs propres entretiens. Les échanges tournent

essentiellement autour de la question de la pudeur et de l'impudeur dans le film, et de deux personnages, ceux de Mary-Lou et de Marceline qui se sont livrés de manière plus intime devant la caméra:

«- Si tu examines tout ce qu'on a vu là je trouve que c'est un film extraordinairement pénible. D'une part parce que tout ce que l'on a vu là est parfaitement ennuyeux. Et ce qui n'est pas ennuyeux enfin l'est incontestablement au prix d'une très grande impudeur.

- Moi il y a un certain nombre de personnes ici je m'en excuse, que je n'ai absolument pas envie de connaître après ce film, et entre autres Mary-Lou, ça me gênerait atrocement parce que elle nous a dit trop de choses, elle s'est trop dévoilée.

- Je trouve que Mary-Lou a été vraiment extraordinaire et la seule envie que j'ai maintenant c'est de la connaître.

- Mary-Lou, la caméra en face d'elle ne joue plus, elle joue un rôle non d'inhibition mais au contraire de recherche d'elle-même. Et pour Marceline cela a été exactement la même chose. Elle se parle à elle-même. C'est en ce sens que cela nous gêne, parce que l'on sent que cela ne concerne qu'elle, et d'autre part c'est là que l'on est complètement pris et extrêmement pris.»

371

Diciembre
2017

L'expression de l'intime ne laisse pas indifférent. Chacun possède sa propre manière d'accueillir l'intimité de l'autre. L'expression de l'intime peut être à la fois, gênante, prenante, intéressante, touchante... Mais quand elle est reçue comme une parole emphatique ou fragile, elle constitue un point de bascule. C'est finalement celui qui reçoit qui «ferme sa fenêtre» et se retranche derrière sa propre pudeur. J'ai lu récemment dans un recueil ce passage: «Enfant, je passais ainsi des heures, à regarder le jour sur une écorce ou sur une pierre. Cette émotion, il fallait la garder pour soi. Chaque fois qu'on évoque la beauté d'une frondaison, resurgit chez l'autre une sorte de pudeur. Comme si parler des arbres n'était pas affaire d'amitié»²

Si j'en reviens à *Chronique d'un été* ce que l'on peut noter surtout dans la dernière réplique citée, c'est que quelle que soit l'attitude de l'autre face à l'expression de

² Gilles MENTRE, *Le bruit de la langue*

l'intime, quand on est dans la recherche, dans l'exploration, de soi ou des autres, on provoque de l'émotion, on devient un flux.

En outre, ce qui est particulièrement remarquable dans ce passage du film c'est surtout qu'il ne semble pas y avoir de retenue dans les propos formulés par les uns vis-à-vis des autres. Chacun donne son avis sur les opinions des autres personnages et devant eux sans pudeur. La parole est franche et libre et la confrontation simple.

Je ne suis pas sûre qu'une telle scène se produise de cette manière aujourd'hui. Les confrontations constructives et le franc-parler se font de plus en plus rares. Les échanges d'avis entre les individus semblent désormais empreints d'une grande pudeur, la pudeur agissant ici comme un filtre, comme un flou diluant, qui ne permet plus la confrontation de points de vue différents.

Je vois à cela deux raisons:

La première raison c'est la perte de la dimension collective.

Il y a une dimension collective dans l'échange. En prenant la parole, chacun contribue à faire évoluer les points de vue des autres et de l'ensemble du groupe. Il y a une vraie générosité dans le fait de donner son avis, son point de vue. Mais pour que cela puisse avoir lieu, il faut déjà avoir conscience de cette dimension collective et avoir aussi l'envie d'en être partie prenante...

La seconde raison c'est que l'on n'agrée plus l'honnêteté, la sincérité, parce que l'on ne supporte plus le risque d'avoir mal ou de faire mal. Alain JOUFFROY a dit très justement, au moment de la sortie de son livre *Le roman vécu*, au cours d'une interview dans *Apostrophe* en 1978, «ça risque toujours de faire mal que d'être sincère». Mal à soi et mal aux autres: «on ne peut pas parler de son intimité sans briser celle des autres»

Comme on ne veut plus prendre de risques, on reste en surface, on n'aborde plus les profondeurs, on ne vit plus la vie dans tous ses sens, on ne parvient qu'à exposer, qu'à exhiber une apparence de vie. Nous avons perdu nos âmes d'explorateurs.

«En poésie et en quoi que ce soit, l'entrée en matière doit être l'entrée en aventure. Créer les outils pour la subversion quotidienne. Les étapes subjectives de l'être humain, avec ses beaux arbres obscènes, comme des laboratoires d'expérimentation. Afficher, entrevoir des situations parallèles et aussi déchirantes qu'une griffure sur la poitrine, sur le visage. (...)

Les galaxies de l'amour sont en train d'apparaître sur la paume de nos mains.»³

Il faut une certaine dose d'humilité aussi, pour pouvoir se montrer dans sa fragilité. Nous sommes à une époque où la douleur est combattue, refusée d'emblée parce qu'on ne sait pas la faire chanter, parce qu'on oublie que tous les retournements sont possibles. Traverser la vie sincèrement dans toute son intensité c'est en accepter tous les aspects (y compris la souffrance et la fragilité) et nos propres capacités à les rendre légers et à les transformer. Mais qui a encore l'audace de vouloir traverser pleinement la vie aujourd'hui?

Quelques uns, c'est certain. Je voudrais que ma maison soit pour eux un lieu accueillant, où trouver des forces nouvelles.

Depuis mon poste d'observation de la terrasse du bar de la plage, je regarde au loin les vagues sur le rivage qui éclatent, s'étendent et se découvrent en frissonnant.

En posant ce matin le pied sur le sable mouillé après qu'une vague se soit retirée, j'ai senti l'humidité des grains remonter le long de ma jambe, et avec elle le souvenir d'une image a surgi par capillarité. Cette image, c'est le tableau de Max ERNST *Le jardin de la France*. Une île au milieu du fleuve, la Loire, troublant cocon à la fois érotique et pudique.

Ceux qui connaissent un peu la Loire le savent bien, elle ne se découvre jamais deux fois de la même manière. La Loire déplace sans cesse le fond de son propre lit, les bancs de sable apparaissent, disparaissent. On dirait qu'elle joue à se cacher, puis à se découvrir, toujours changeante, sous une «peau» différente ; plus subtile encore lorsqu'elle joue de ses belles brumes matinales, humide évanescence derrière ses voiles qu'elle tisse autour d'elle même et qui la rendent plus désirable encore.

Oui, la Loire joue de ses mouvements des surfaces et des profondeurs, qui font alterner des voiles de pudeur et des exhibitions soudaines et mystérieuses...

Je connais un écrivain, ligérien dans l'âme et dans le corps (en a-t-il vraiment complètement conscience?), qui affirme qu'il faudrait avoir une œuvre officielle et une œuvre cachée. Cela me semble très juste. Et je pense même que le plus juste

³ Roberto BOLANO, *Manifeste infraréaliste*

serait de pouvoir apparaître par endroits, de façon inattendue, puis disparaître dans la brume, jusqu'à la prochaine apparition, on ne sait où...

La pudeur est une brume, la pudeur est un voile. La pudeur est poudrée. La pudeur est comme un lieu secret, une petite frontière immatérielle. La pudeur est parfois désuète. La pudeur est une petite fille bien propre, mais la pudeur entretient des rapports étroits avec l'obscène.

Rochefort sur Loire, 30 juillet 2017

De même que la nuit est l'autre face du jour, il y aurait d'un côté la pudeur et de l'autre l'obscène, unies par un lien inaltérable.

Dans son *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation*, Pierre LOUYS nous livre dans la rubrique «NE DITES PAS... DITES», quelques savoureux exemples de ces deux faces de la pudeur et de l'obscène, et de la frontière franchie par jeu grâce au langage :

«Ne dites pas: Il bande comme un cheval. Dites: c'est un jeune homme accompli»

«Ne dites pas: c'est une fille qui se branle à en crever. Dites: C'est une sentimentale».

Je me rappelle soudain le son émis par mon vieux lecteur de cassettes...

Auto-reverse.

Tout est sur la même bande. Il suffit de retourner les choses pour qu'elles parlent ou chantent autrement.

Guillaume DECOURT me l'a fait remarquer lors d'une table ronde sur l'expression de l'intime que j'animais lors du Marché de la poésie de Rochefort sur Loire le 2 juillet 2017.

J'avais cité un poème de son dernier recueil: *Le cargo de Rébétika*

«C'est peu dire qu'à l'Hôtel de l'Existence nous jouîmes,

Elle criait si fort qu'au matin les hommes
De chambre tenaient leurs yeux baissés.
Et le petit déjeuner ! Par les meurtrières on apercevait les mouettes
En croquant nos tartines. Je puis dire
Que cela ressemblait au bonheur comme
Deux gouttes d'eau.»

Je lui avais dit: «Dans ce poème, on ressent très fort votre liberté, on goûte avec vous à ce bonheur. Enoncer ainsi sa liberté est une belle manière d'inciter l'autre à révéler la sienne. La liberté est contagieuse...»

Puis, «Il y a dans vos livres une manière inhabituelle de livrer l'intime qui peut écorcher gentiment ou déranger un peu. C'est comme si vous disiez implicitement: je me moque de la pudeur, je pose l'intérieur de moi sur la page, regardez donc ! Il y a un côté un peu provocateur dans cette attitude, n'est ce pas?»

Et il avait répondu que oui, qu'il considérait qu'écrire dans l'idée de se donner à lire était déjà en soi quelque chose d'impudique, quelque chose d'obscène, et qu'il était donc intéressant d'en jouer.

375

Diciembre
2017

En effet, pour peu que l'on soit sincère, notre langue révèle déjà à sa façon une part de notre intimité. Quant à nos choix de sujets et de formes... quant à nos silences...

Un texte est comme un corps à caresser.

Quelle impudeur en effet, quelle manière de se découvrir, de se mettre nu devant les autres, que de donner à voir sa langue, ses phrases, ses mots, ses inflexions.

Mais quels jeux il peut y avoir aussi !



Barnaba da Modena (1328–1386) La vierge et l'enfant, Musée du Louvre

Bien plus loin encore dans le temps que cette vierge à l'enfant du Trecento, on trouve ce jeu de la pudeur et de l'indécence, de l'intime caché-dévoilé, sur les peintures rupestres au fond des grottes préhistoriques. Georges BATAILLE en parle ainsi dans *Les larmes d'Eros*:

«ces cavernes sombres furent en fait consacrées à ce qu'est, dans sa profondeur, le jeu – le jeu qui s'oppose au travail, et dont le sens est avant toutes choses d'obéir à la séduction, de répondre à la *passion*. Or la passion, introduite, en principe, là où des figures humaines apparaissent, peintes ou dessinées, sur les murs des cavernes

préhistoriques, est l'érotisme.» Mais Georges BATAILLE nous indique également que la mort se trouve aussi enfouie au fond des grottes et qu'érotisme et mort sont intimement liés :

«C'est dans le fond d'une anfractuosité, si malaisée d'accès qu'elle est aujourd'hui sous le nom de «puits», que nous nous trouvons devant la plus frappante des évocations.

Un homme, mort autant qu'il semble, est étendu abattu devant un lourd animal immobile, menaçant. Cet animal est un bison – et la menace qui en émane est d'autant plus lourde qu'il agonise: il est blessé et sous son ventre ouvert, se délivrent ses entrailles. Apparemment, c'est cet homme étendu qui frappa l'animal mourant de son javelot... Mais l'homme n'est pas tout à fait un homme, sa tête, celle d'un oiseau se termine par un bec. Rien dans cet ensemble ne justifie ce fait paradoxal, que l'homme ait le sexe levé.

La scène a un caractère érotique de ce fait ; ce caractère est évident, clairement souligné, mais il est inexplicable.

Ainsi, dans cette anfractuosité peu accessible se révèle – mais obscurément – ce drame depuis tant de millénaires oublié: il réapparaît, mais il ne sort pas de l'obscurité. Il se révèle et néanmoins se voile.

De l'instant même où il se révèle, il se voile...

Mais dans cette profondeur fermée s'affirme un accord paradoxal, accord d'autant plus lourd qu'il s'avoue dans cette obscurité inaccessible. Cet accord essentiel et paradoxal est celui de la mort et de l' rotisme.»

En évoquant ces profondeurs qui ressurgissent d'un temps lointain, je me dis qu'il faudrait creuser, remonter aussi aux origines de la pudeur dans sa propre vie. Pour ma part, je parviens à retrouver deux souvenirs liés à la pudeur et l'impudeur dans mon enfance :

Mon grand père avait un élevage de chevaux. Des lusitaniens, une race portugaise. Des chevaux d'une grande élégance.

Les juments vivaient au pré en troupeau, tandis que les étalons étaient à l'écurie. Passant mes fins d'après-midi après l' cole dans l'écurie, je connaissais bien les

étalons, leurs odeurs, leurs bruits, leurs habitudes. Je les écoutais, les regardais, les respirais.

Le printemps était l'époque des saillies. Mon grand père amenait tour à tour les juments à l'étalon. Je n'avais pas le droit d'assister à cela. Les raisons n'étaient pas explicitement énoncées mais il me semblait qu'elles avaient trait à des questions de bienséance. Quoiqu'il en soit, je transgressais l'interdit, je me cachais derrière les bottes de foin pour assister aux saillies, animée par un mélange de malaise et de fascination. Ce qui m'impressionnait le plus, c'est la manière dont l'étalon mordait la crinière et la base de l'encolure de la jument pour se tenir à elle. Il y avait alors quelque chose d'émouvant dans la courbure du corps de l'étalon couvrant la jument. Une fragilité, une vulnérabilité qui est tout l'inverse de l'image de virilité et de force qui accompagne spontanément dans nos esprits le mot étalon. Cette fragilité et cette vulnérabilité venaient aussi du fait que chaque saillie représente pour l'étalon un danger de mort. En effet, combien d'étalons sont morts recevant en plein poitrail les sabots d'une jument se refusant violemment à eux? L'union et la mort ainsi dans une grande proximité, induisent à la fois la peur et la fascination.

J'étais aussi complètement subjuguée par le moment où l'immense verge de l'étalon ressortait du ventre de la jument et laissait apparaître un long fil de sperme. Je me souviens de la lumière qui brillait en passant à travers.

J'ai tenu ces images secrètes en moi jusqu'à aujourd'hui. Par pudeur.

Elles ne parviennent à s'énoncer que maintenant. Pourquoi? Sûrement parce que la pudeur évolue. La pudeur n'est pas une frontière fixe. Il y a des événements qui agissent comme des révélateurs et permettent de franchir les frontières.

J'ai vécu il y a quelques temps une situation extrêmement douloureuse. Une personne que j'aimais m'a très profondément blessée. Et je lui ai alors dérobé un objet auquel elle tenait. C'est une énorme transgression. De la plaie ouverte et de cette transgression, les souvenirs de petites transgressions antérieures se sont échappés et ont demandé à chanter. C'est peut être aussi pour cela que ce souvenir d'enfance se pose ici maintenant sur la page.



La seconde expérience relative à la pudeur dans mon enfance est également liée à mes grands parents: «Ce n'est pas la peine de te cacher tu sais, on est tous faits pareils» me disait ma grand-mère lorsque je me déshabillais discrètement pour enfiler ma chemise de nuit. Je n'aimais pas du tout cette phrase, d'abord parce qu'elle mettait le doigt sur ma pudeur et me gênait davantage encore, et ensuite parce que je n'étais pas d'accord avec l'idée que nous soyons tous faits pareils. Pour moi, aucun corps n'est semblable à un autre justement ! Ce qui est important, ce sont les détails ! Le sens du détail devrait être admis comme un sens supplémentaire, tout comme l'umami est peu à peu devenu ici un goût en plus.

379

Diciembre
2017

Locronan 5 août 2017

Une question se fait jour soudain: y a-t-il une forme d'élégance, de délicatesse dans la pudeur?

Un exemple me vient: il y a de la pudeur dans le fait de ne pas oser demander quelque chose à quelqu'un de peur qu'il ne se sente obligé, de peur de le contraindre, de l'assaillir dans sa liberté. Dans ce cas précis, la pudeur est à la fois très proche de la timidité et de la politesse.

Quand on a un peu d'intuition, de sensibilité ou de discernement, il y a, je trouve, une très belle réponse à apporter à cette pudeur, c'est de proposer à l'autre ce qu'il

n'ose demander. Cette attitude se perd mais il y a une élégance, une grande beauté dans cet entre-deux, une délicatesse dans ce respect mutuel, de celui qui ne veut pas entraver la liberté de l'autre en demandant, et de celui qui sait apercevoir une demande implicite et y répondre spontanément.

Il faudrait pouvoir traverser la pudeur à la manière d'une étoile filante dans un ciel d'été. Avec la même courbe, la même trajectoire, la même fulgurance, la même élégance.

L'étoile filante provient d'un temps qui n'a plus cours et projette sa lumière et sa grâce sur un temps futur. Le temps de celui qui regarde.

«Les factieux aiment les étoiles et les planètes»⁴

Ma tasse de café est vide depuis longtemps. J'en ai encore le goût sur les lèvres.
Je marche seule sur la pointe de Pen hir à Camaret au milieu des bruyères, des fougères et des ajoncs. Je chasse en maraude aux encoignures du silence. Le soleil s'approche de la mer et je pense à cette phrase de NOVALIS: «Qui de nous ne se plait à cheminer au crépuscule lorsque la nuit au contact de la lumière et la lumière au contact de la nuit, se brisent et se décomposent en ombres et en couleurs d'une harmonie plus riche?»

Je m'en retourne au fond de la nuit en passant par la brèche d'un rayon de lune.

Je laisse ma porte entrebâillée,

Mon adresse est dans l'annuaire.

⁴ Pablo DURAN, *Fendre l'air*